



Plaisir d'écrire – Jeune Nouvelle

2^{nde}

DELPINO Marie

Élève de la classe de 2^{nde}, candidate libre

Ecole des Pupilles de l'Air à Montbonnot

A obtenu

Le PREMIER PRIX

Abandonnée dès l'âge de deux ans, je n'avais plus aujourd'hui aucune famille. A l'époque, une des responsables de l'Assistance publique m'avait aussitôt conduite à l'Hospice des enfants trouvés d'Oxford, foyer dans lequel je résidais toujours, à ce jour. De ma petite enfance à Londres, il ne me restait que de vagues souvenirs, des réminiscences d'un bonheur fugace : le visage aux contours flous d'une jeune femme, un parfum enveloppant, mélange opulent d'essences boisées, des mots susurrés à mon oreille.

Le jour de mes dix ans, on m'avait permis de lire mon dossier archivé dans les sous-sols de l'orphelinat. La Directrice m'avait conduite, à travers de longs couloirs humides jusque dans une immense salle. Là, sur des étagères de chêne, dormait le passé des enfants sans famille. Mon dossier, enfoui sous une pile de papiers jaunis, noircis d'une fine écriture aux formes arrondies, m'attendait depuis déjà neuf ans. Le coeur en larmes, les mains tremblotantes, je l'avais feuilleté telle une relique sacrée, espérant y lire les réponses à toutes mes interrogations. Mais je n'avais pas trouvé le Saint-Graal tant espéré, juste quelques informations sur mes parents. Mon père était mort peu avant ma naissance, abandonnant son épouse, ma mère, enceinte de sept mois, à un destin malheureux. Sans ressources pour subvenir à nos besoins, elle avait été contrainte, malgré son état, à mendier dans les rues de Londres. Une semaine avant ma venue au monde, elle avait trouvé asile au couvent des Carmélites. Les religieuses avaient pris soin d'elle jusqu'à ma naissance. Quelque temps après, elle avait disparu du couvent sans laisser de mot. La mère supérieure, prise de pitié avait choisi de me garder un peu de temps avant de me confier au service de protection des enfants trouvés. Voilà, mes premiers mois de vie se résumaient à quelques lignes griffonnées dans ce petit cahier, qui avait rejoint aussitôt sa place sur l'étagère poussiéreuse, condamné à l'oubli. Lisant ma déception et devinant mon chagrin, la Directrice m'avait prise par la main et menée jusqu'à ma chambre où je m'étais

effondrée en larmes sur mon lit. Elle avait alors écarté les mèches de cheveux de mon visage, m'avait souri et tendu un petit mouchoir. Voulant le saisir, je m'étais rendue compte qu'il renfermait une chaîne avec un médaillon doré. Face à ma surprise, elle m'avait expliqué que ma mère l'avait laissé près de mon berceau avant de disparaître. Ne sachant que dire, sous le coup de l'émotion, j'avais ouvert fiévreusement le petit fermoir de métal et découvert avec éblouissement le portrait d'une jeune femme, aux traits délicats, aux cheveux couleur ébène. Ma mère ! Je pouvais enfin mettre un visage sur mon passé. Je restai un long moment sans parler, à la contempler. Puis je levai les yeux vers la Directrice. Elle posa sur moi un regard plein de tendresse et sortit de la chambre. Me penchant sur la photo, je découvris alors une inscription en lettres d'or : « Eleanor ». Ce prénom résonna dans ma tête, emplissant mes pensées d'une plénitude sans fin : ma mère, Eleanor ! J'avais donc moi aussi une histoire...

Les autres enfants de l'Hospice ne m'appréciaient guère. J'étais en quelque sorte leur souffredouleur. Je subissais, en silence, leurs brimades perpétuelles. Mais aujourd'hui je n'étais plus seule face à eux. Je laissais leurs insultes fuser : rien ne pouvait m'atteindre à présent puisqu'Eleanor vivait dans mon coeur. Maman me protégerait de leurs injures. Les mots de « sorcière », « Enfers » n'avaient plus d'emprise sur moi. Je regardai avec tristesse tous ces enfants malheureux, sans famille, sans traces du passé, désireux de m'anéantir pour écraser leur propre souffrance. Pauvres petits ! Et je serrai sur mon coeur le médaillon, trésor inestimable, présent d'une mère à sa fille.

Le dimanche suivant, comme de coutume, nous nous préparâmes pour aller à la messe. Pour l'occasion, j'enfilai ma robe de laine et de coton beige sur des pantalettes écruées, ma cape de lainage grise, mon petit bonnet blanc et mes bottines de cuir usées par le temps. Je glissai mon médaillon dans ma poche et suivis la Directrice. Nous arrivâmes au pied de l'édifice religieux à l'heure de l'office, pénétrâmes dans l'église en silence et nous assîmes sagement sur un banc. Aucun enfant ne chercha ma compagnie et je me retrouvai donc seule, une fois de plus. La messe débuta et avec elle, toute une kyrielle de chants latins. Petit à petit, bercée par la musique envoûtante de l'orgue, mes yeux commencèrent à se fermer. Luttant contre cet étrange sommeil qui peu à peu m'envahissait, je pris le missel posé devant moi et me forçai à le feuilleter. Soudain je me sentis comme observée. Levant la tête, je découvris deux yeux émeraude fixés sur moi. L'instant de la surprise passé, je fus prise d'effroi : ce visage dont je ne parvenais pas à cerner les traits avec précision, était celui d'une femme. Aucun sentiment, aucun sourire, rien n'émanait de sa personne. Elle semblait de glace, comme venue d'outre-tombe. De peur, je détournai mon regard de cette apparition, avant de le poser à nouveau sur elle. Mais la jeune femme avait disparu, comme par magie. Le banc était vide. Je me rassurai alors en me disant que la fatigue était cause de cette hallucination. « Un mauvais cauchemar » me dis-je, en souriant. L'office se terminant, nous regagnâmes rapidement l'Hospice. Je traînai tout au long du chemin, épuisée sans raison par cette matinée.

Je passai le reste de la journée à errer dans les couloirs de l'orphelinat, désœuvrée mais l'âme tourmentée par la vision fantomatique du matin. Le soir venu, je regagnai mon dortoir après un repas frugal, n'ayant que peu d'appétit. J'enfilai ma chemise de nuit, ample toile de coton raide, et me glissai dans mes draps de lin, le médaillon contre mon coeur. Après avoir lutté

longtemps pour rester en éveil, je finis par m'endormir. Les douze coups de minuit sonnèrent à la grande horloge du vestibule quand, soudain, je sentis une main glacée se poser sur mon épaule. Je me réveillai en sursaut : mon visage était couvert de sueur. Cherchant désespérément une aide auprès de mes compagnes de chambrée, je me rendis qu'elles étaient plongées dans un profond sommeil. N'osant alors les perturber, je renonçai à les appeler. Transie de froid, je me dirigeai à pas feutrés vers le réfectoire, lorsque, au détour d'un couloir, je me retrouvai nez à nez avec la Directrice qui me demanda aussitôt, sur un ton autoritaire, ce que je faisais là. Prétextant un mauvais cauchemar, je pus échapper à une réprimande. Elle me reconduisit alors jusqu'à mon lit où je me réfugiai, le coeur battant. Elle referma la porte de la salle et je me retrouvai seule, face à ma peur. Je tirai le drap au-dessus de ma tête et finis par tomber dans les bras de Morphée.

Le lendemain matin, je me réveillai aux aurores. Après ma toilette, j'enfilai ma robe de coton grise, mes bas de laine et mon tablier de grosse toile. J'allai ensuite déjeuner de tartines de pain trempées dans un bol de lait. Je ne parlai à personne des événements de la nuit, craignant les critiques et moqueries. La Directrice nous réunit ensuite dans la grande cour de l'Hospice et nous partîmes à pied en direction de la filature d'Oxford où nous travaillions dès l'âge de neuf ans. Il nous fallait attacher les fils brisés sous les métiers en marche, nettoyer les bobines encrassées et ramasser les fils de coton. Mon agilité, ma souplesse et ma petite taille me permettaient d'effectuer ces tâches sans problème. Au moment de la pause du déjeuner, je m'assis sur une petite caisse de bois et dévorai mon maigre repas composé d'une tranche de pain et d'une pomme. Alors que je commençais à m'assoupir, j'entendis un léger bruit derrière moi. Je tournai la tête lentement et vis la jeune femme de l'église. Vêtue d'une longue robe blanche de dentelle, les cheveux coiffés en chignon, son regard était sans vie mais étrangement insistant. Paralysée par la peur, je ne parvins pas à crier. Soudain j'eus l'impression de me voir dans un miroir : peu à peu je distinguai les contours parfaits de son visage, sa bouche aux lèvres vermeilles, ses pommettes saillantes, sans couleur. Elle me ressemblait ! Je murmurai « Eleanor ». Il me sembla alors qu'elle esquissait un sourire. Bouleversée et terrifiée à la fois, je fermai les yeux. Tout à coup une bobine de coton roula de l'établi et s'écrasa sur le sol dans un bruit sourd. J'ouvris les yeux, la jeune femme avait disparu. Je me levai péniblement, les jambes flageolantes, et marchai en direction du lieu de l'apparition. Il n'y avait personne. J'étais bien seule dans l'atelier. Je tentai de me raisonner en me disant que la faim, le manque de sommeil et le travail harassant étaient cause de mon trouble. Ce spectre n'était que le fruit de mon imagination. Mais en regagnant mon atelier, je remarquai, près du pied d'une chaise, un petit mouchoir de dentelle. Je le pris : un parfum troublant, boisé, perturba mes sens. Dans un de ses coins était brodée l'initiale « E ». « Ce devait-être celui d'une ouvrière » me dis-je aussitôt. Mais je savais au fond de moi que le parfum était un privilège réservé aux plus riches. Je glissai fiévreusement le mouchoir dans la poche de mon tablier et choisis de me taire une fois de plus. Peut-être retrouverais-je sa propriétaire parmi les tisseuses...

L'après-midi s'écoula lentement sans que rien ne vienne perturber ma routine. Une fois mon labeur terminé, je me rangeai devant la porte de sortie de la filature, attendant le retour de la Directrice qui ne tarda d'ailleurs pas à nous rejoindre. En voyant ma grande pâleur, elle se dirigea vers moi et me demanda si tout allait bien. Je lui répondis que j'étais simplement fatiguée. N'insistant pas davantage, elle nous ordonna de la suivre jusqu'à l'orphelinat. La pluie

qui était tombée abondamment toute la journée avait rendu les rues boueuses. Mes bottines s'enfonçaient dans la terre un peu plus à chacun de mes pas. Je traînais à l'arrière, perdue dans mes pensées lorsqu'un carrosse tiré par des Cleveland Bay, à la robe couleur baie, croisa mon chemin. Le cocher tenta de ralentir l'allure de son attelage alors qu'une bande de garnements traversait la rue. Intriguée par les cris des enfants, je levai la tête et aperçus l'ombre d'une jeune femme se dessiner à la portière de la voiture. Je m'arrêtai, une main gantée écarta le rideau de velours rouge du carrosse et je reconnus, avec frayeur, le visage de l'inconnue de l'église. Mon sang se glaça, je suffoquai et m'évanouis.

A mon réveil, le visage bienveillant de la Directrice était penché sur moi. On m'avait transportée jusqu'à l'hospice et allongée dans mon lit. Elle me souriait tendrement mais je pouvais lire dans ses yeux un mélange d'inquiétude et d'angoisse. Elle me proposa un verre d'eau fraîche, remonta sur mes frêles épaules le gros édredon de plumes d'oie et m'annonça que, pour le moment, je ne retournerais pas à la filature. Mon état nécessitait quelques jours de repos. Je laissai échapper un soupir et plongeai dans le sommeil. Dans la nuit, je fus réveillée par un chuchotement à mon oreille. Il me semblait qu'on m'appelait. J'ouvris avec inquiétude les yeux et découvris, à mon chevet, la jeune femme au regard émeraude. Sur la table de nuit se consumait une petite bougie. La dame me souriait mais de son visage blême s'échappait une tristesse profonde. Elle caressa mon front avec douceur et tendresse, ses doigts étaient froids. Je frissonnai à leur contact. Avais-je de la fièvre ? Étais-je victime d'une hallucination ? Pourtant elle me semblait bien réelle. Je voulus alors, pour m'en assurer, toucher le tissu soyeux de sa robe aux reflets moirés lorsqu'un courant d'air glacé traversa la chambre. Je renonçai à mon geste, m'enfonçant davantage sous la couverture. Elle murmura mon prénom « Hannah ! ». Je tressaillis au son de sa voix. Elle approcha encore plus son visage du mien : sa ressemblance avec la jeune femme du médaillon était frappante. Tourmentée, ne sachant plus que penser, je m'imaginai rêver. Mais mon esprit s'obstinait à vouloir lui crier « Maman ! ». Soudain elle déposa un baiser furtif sur mon front moite : ses

lèvres froides me paralysèrent. Tout à coup la bougie s'éteignit. Je bredouillai « Maman ! ». Rien. Un silence de mort régnait dans la salle. Je cherchai à tâtons le médaillon puis me glissai hors du lit. Malgré le froid du sol, je marchai, pieds nus, jusqu'à la fenêtre et repoussai le lourd rideau. A la lumière de la lune, j'ouvris le bijou : le portrait de la jeune femme était toujours là mais elle tenait à présent, dans ses bras, un enfant. A côté de son prénom était inscrit en lettres dorées « Hannah ». Je fus prise de tremblements et me mis à pleurer. Mes cris alertèrent mes camarades qui partirent aussitôt chercher la Directrice.

Elle arriva rapidement dans la chambre, me prit par la main et me mena jusqu'à mon lit. Je tentai de lui parler de l'apparition et du médaillon mais elle me somma de me taire, me disant que la fièvre était cause de mon délire. Elle me tendit une cuillère, j'avalai avec écoeurément un sirop amer et je m'endormis.

Je sus, le lendemain, que la Directrice m'avait veillée toute la nuit et que, dans mon sommeil, je n'avais eu de cesse de répéter le prénom « Eleanor ». Elle m'expliqua que le médecin avait diagnostiqué un mauvais coup de froid et qu'il me faudrait patienter encore avant de pouvoir reprendre mes activités à la filature. Je décidai alors de lui confier mon lourd secret. J'ouvris le médaillon et lui montrai le portrait. Elle me regarda avec surprise

et me dit : « Oui, c'est la seule photo que nous ayons de ta mère et de toi ». Je lui parlai des apparitions mais elle insista sur ma maladie me disant qu'elle était cause de mes troubles. Elle ajouta que la fièvre provoquait souvent des hallucinations. Je lui demandai alors pourquoi, la fois où elle m'avait conduite dans la salle des archives, le portrait du médaillon ne représentait que ma mère. Elle plongea son regard dans le mien et me dit fermement « C'est l'émotion, Hannah, l'émotion ! Tu as cru voir uniquement ta mère. Il faut que tu guérisses. Tout cela ne sera bientôt qu'un mauvais souvenir. Repose-toi à présent ».

Elle se leva lentement, son visage soudain marqué par la fatigue. Elle se dirigea vers la porte du dortoir, l'ouvrit et, au moment de la refermer, je crus l'entendre susurrer « Eleanor, ô Eleanor, pourquoi ? » Je me retrouvai seule, avec moi-même. Avais-je rêvé ? Était-elle vraiment venue me voir ? S'agissait-il de la fièvre ? Mes questions resteraient pour le moment sans réponse. Je serrai le médaillon dans ma main lorsqu'un léger parfum boisé emplit la pièce. « Maman ?

